

# Projet Arts Visuels 2011/2012

*Point de départ* : le livre de littérature de jeunesse, « on a tagué le mur de l'école » d'Elisabeth Doumenc lu avec les CM1.

## Ressources pour l'enseignant

### Le tag et le graffiti :



Caricature d'un homme politique, découverte dans l'atrium de la *Villa des Mystères* à Pompéi.

Définition du tag : Graffiti figurant une signature ou un signe de reconnaissance.

Les **graffitis** existent depuis des époques reculées, dont certains exemples remontent à la Grèce antique ainsi qu'à l'Empire romain et peut aller de simple marques de griffures à des peintures de murs élaborées. Dans les temps modernes, la peinture aérosol et les marqueurs sont devenus les outils les plus utilisés. Dans la plupart des pays, « dessiner » un ou plusieurs graffitis sur une propriété sans le consentement de son propriétaire est considéré comme du vandalisme, lequel est punissable par la loi. Parfois, le graffiti est employé pour communiquer un message politique et social. Il existe de nombreux caractères et styles de graffiti, cette forme d'art évoluant rapidement.

Le mot italien *graffiti* dérive du latin *graphium* (éraflure) qui signifie indifféremment écrire, dessiner ou peindre. Graffiti en langue française vient de l'italien *graffito*, terme désignant un stylet à écrire. Son pluriel italien est *graffiti*.

### Histoire du graffiti :

**A New-York :** Le mouvement nord-américain a été très spectaculaire dans le métro de New York dont les rames se sont subitement couvertes de noms : Taki 183, Tracy 168, Akmy, Stay High 149, etc. En quelques années, ces « tags » (signatures) sont devenus de véritables typographies ; leurs auteurs ayant déclinés l'écriture de leurs message (plus souvent leurs noms) afin d'en augmenter la visibilité ou d'en développer le style pour marquer ou s'affirmer par leur personnalité et pour faire partie de la mémoire collective ne serait-ce que dans leur milieu, parfois au moins comme simple précurseur d'un style. Le but du Graffiti nord-américain étant au départ d'obtenir « *the Fame* », c'est-à-dire la célébrité, la reconnaissance des autres taggers ou graffers leur signifiant par là qu'ils existent. Tous les moyens seront bons pour cela. La simple affirmation d'une identité (*je me surnomme Taki, j'habite la 183<sup>e</sup> rue », mon nom parcourt la ville tous les jours, j'existe*) s'est doublé d'ambitions plastiques, qui se sont révélées être un autre moyen de se faire remarquer : ce n'est plus seulement le graffeur le plus actif ou celui qui prend le plus de risques qui obtient une forme de

reconnaissance, mais aussi celui qui produit les œuvres les plus belles. Très rapidement, des styles standardisés (lettrage « bulles », lettrage « Wild style ») et des pratiques (« top-to-bottom whole car », « Whole Car Windows Down », « throw-up », etc.) se cristallisent. Des groupes (appelés « posses », « crews », « squads » ou « gangs »), comme la ville de New York en a toujours connus, se forment et permettent aux graffeurs de s'unir pour exécuter des actions spectaculaires (peindre plusieurs rames d'un train par exemple), pour ajouter un nom collectif à leur nom individuel mais aussi pour s'affronter entre groupes, de manière pacifique ou non.

Ces groupes sont souvent constitués par origines ethniques et ont pour noms des acronymes en deux ou trois mots : *Soul Artists* (SA), *The Crazy Artists* (TCA), etc.

En 1973, le *New York Magazine* lance le concours du plus beau graffiti du métro. Au milieu des années 1970, la culture du graffiti est plus ou moins figée dans son fonctionnement et dans ses productions. La culture hip-hop émerge du graffiti mais aussi d'autres formes d'expression nées en même temps : une nouvelle danse plutôt acrobatique (break dance), un genre musical à base de textes parlés (rap), de mixage de disques (deejaying), (scratch) et de fêtes en plein air (sound systems). Les deux pionniers les plus célèbres d'une conjonction entre break dance, rap, deejaying et graffiti sont Phase 2 et Fab Five Freddy.

À la fin des années 1970, le graffiti a été sévèrement réprimé dans le métro de New York et a commencé à se diffuser sur les murs des boroughs défavorisés de la ville avant d'essaimer dans d'autres grandes villes américaines (Los Angeles, Chicago, Philadelphie, Houston) et dans diverses grandes villes européennes : Paris, Londres, Berlin, Amsterdam et Barcelone surtout.

C'est à cette époque aussi que le milieu de l'art commence à se pencher sérieusement sur le sujet. Des graffiteurs « légendaires » tels que Lee Quinones, Seen, Futura 2000 ou Fab Five Freddy peignent sur des toiles et exposent leur travail dans des galeries telles que la Tony Shafrazi Gallery ou la Fun Gallery de Patti Astor, la galerie Fashion Moda ou encore la Galerie Sydney Janis. Des peintres qui ne sont pas spécialement issus des quartiers défavorisés de New York et qui ont généralement suivi un cursus classique en Arts ou en communication visuelle, intéressés par l'idée d'un art urbain ou d'un art clandestin, s'associent aux graffiteurs (comme Jenny Holzer, qui fera écrire ses « truismes » à la bombe par Lady Pink) ou s'approprient leur pratique (**Jean-Michel Basquiat, Keith Haring, Kenny Scharf**, Rammellzee).

**A Paris :** En 1960, Brassäi publie le livre *Graffiti*, fruit de trente ans de recherches, régulièrement réédité, qui propose le graffiti comme une forme d'Art brut, primitif, éphémère. Picasso y participe. C'est sans doute la première fois que l'on évoque le graffiti comme un art.

Dans la foulée de mai 1968, les messages politiques de la rue parisienne gagnent en poésie et en qualité graphique. Ils sont notamment le fait d'étudiants en philosophie, en littérature, en sciences politiques ou en art et font souvent preuve d'humour absurde ou d'un sens de la formule plutôt étudié : « Cache-toi, objet ! », « Une révolution qui demande que l'on se sacrifie pour elle est une révolution à la papa. », « Le bonheur est une idée neuve. », « La

poésie est dans la rue », « La vie est ailleurs », « Désobéir d'abord : alors écris sur les murs (Loi du 10 mai 1968.) », « J'aime pas écrire sur les murs. », etc.. Ces slogans sont indifféremment écrits au pinceau, au rouleau, à la bombe de peinture (plus rare) ou sur des affiches sérigraphiées. C'est de cet affichage sauvage et militant que naît une tradition parisienne du graffiti à vocation esthétique. **À la fin des années 1970, l'artiste Ernest Pignon-Ernest produira des affiches sérigraphiées**, sans slogans, qu'il exposera dans plusieurs grandes villes : « les expulsés », collés sur les murs de maisons en démolition et représentant à taille réelle des personnes tenant des valises ou un matelas, « Rimbaud », représentant le poète, jeune, toujours à taille réelle. Les sérigraphies urbaines d'Ernest Pignon-Ernest interpellent le passant et lui demandent quelle est la place de l'homme ou de la poésie dans la cité moderne.

### *Les pochoiristes : Graffiti au pochoir.*

Pour se faire connaître, les groupes de musique Punk parisiens comme La Bande à Bonnot ou Lucrate Milk utilisent **la bombe avec ou sans pochoirs, les marqueurs sur tous supports**. Leurs références artistiques sont le mouvement **Dada ou CoBrA** (Copenhague, Bruxelles, Amsterdam) et bien sûr la scène Punk : the Ex en Hollande, the Clash à Londres ou Berurier Noir en France . Quelques années plus tard, **les premiers « pochoiristes » comme Blek le rat ou Jef Aérosol continueront sur le même principe, leurs œuvres sont des peintures exécutées selon la technique du pochoir**. Dès 1982, pour annoncer leur « premier supermarché de l'art », Roma Napoli et JJ Dow Jones du Groupe Dix10 placardent dans le quartier Beaubourg de grandes affiches aux personnages de Comic's ; vingt ans plus tard, toujours actifs, on les retrouve dans le mouvement *Une nuit*. Outre les pochoiristes, de nombreux artistes s'intéressent à l'art urbain et clandestin, comme Gerard Zlotykamien, qui peint des silhouettes évoquant les ombres macabres restées sur les murs d'Hiroshima; **Jérôme Mesnager**, auteur d'hommes peints en blanc qui courent sur les quais de la Seine ; les VLP (Vive La Peinture), qui investissent les palissades autour du trou des Halles en les recouvrant de fresques sauvages aux couleurs hyper-vitaminées. C'est aussi l'époque de la **Figuration Libre**, une époque de créativité joyeuse et humoristique, **née du Pop-Art**, de Bazooka, du vidéo clip, du graffiti, souvent présente dans la rue, avec **Robert Combas**, **Les Frères Ripoulin** (qui peignaient sur des affiches posées clandestinement), du groupe Banlieue-Banlieue qui commence ses actions en 1982 avec des performances pendant des expositions-concerts et colle en banlieue d'immenses fresques peintes sur papier kraft. **Daniel Baugeste et Claude Costa** (qui se faisaient enfermer la nuit dans le métro pour pouvoir en détourner les affiches), **Hervé Di Rosa**, **Speedy Graffito**, **Paëlla Chimicos**, etc. Outre la rue, les catacombes de Paris seront aussi à l'époque un lieu important du graffiti.

### *Les artistes les plus connus qui se sont approprié les techniques du tag et du graffiti :*

Jean-Michel Basquiat, Keith Haring, Kenny Scharf, Ernest Pignon-Ernest, Robert Combas, Hervé Di Rosa.